

## LECTURE, LITTÉRATURE, APPRENTISSAGES : LES EFFETS DE LA NUMÉRISATION

**Emmanuel Fraisse**

**Armand Colin** | « [Le français aujourd'hui](#) »

2012/3 n°178 | pages 27 à 39

ISSN 0184-7732

ISBN 9782200927820

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<http://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2012-3-page-27.htm>

---

!Pour citer cet article :

---

Emmanuel Fraisse, « Lecture, littérature, apprentissages : les effets de la numérisation », *Le français aujourd'hui* 2012/3 (n°178), p. 27-39.

DOI 10.3917/lfa.178.0027

---

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# LECTURE, LITTÉRATURE, APPRENTISSAGES : LES EFFETS DE LA NUMÉRISATION

Emmanuel FRAISSE

Université Sorbonne nouvelle - Paris 3

DILTEC

Dans quelle mesure un ensemble de dispositifs complexes aussi massivement répandus qu'internet et la numérisation qui lui est indissolublement liée modifient-ils nos pratiques de lecture, notre rapport à l'écrit, à la littérature, aux informations et aux connaissances<sup>1</sup> ? Quel est à terme son impact sur nos modes d'accès aux savoirs ? Poser ces questions ne renvoie pas seulement à des approches pédagogiques ou didactiques, ni à une démarche cognitiviste, mais aussi à une perspective anthropologique et culturelle. Il s'agit en un sens de s'interroger sur les effets déjà sensibles et à venir d'un dispositif qui n'est pas seulement technique et technologique, mais qui renvoie assurément aux « manières » et aux « arts de faire » et donc aux modes de représentation et de pensée chers à Michel de Certeau (1990).

## Numérique et imprimé : ceci tuera-t-il cela ?

Jusqu'à une époque très récente, les observateurs relevaient que, si la numérisation avait pris une place croissante et décisive dans notre univers, celle-ci ne semblait pas en mesure de remettre en cause l'importance du livre comme objet physique (Carrière et Eco 2009 ; Darnton 2010). Ce que rappellent, dans le cas de la France, les statistiques de l'édition qui montrent une augmentation régulière du chiffre d'affaire comme des tirages et du nombre de titres imprimés (ministère de la Culture et de la Communication 2012).

Toutefois, la baisse des tirages des journaux imprimés, et des quotidiens en premier lieu, comme les chiffres contrastés en matière de lecture des jeunes et des classes populaires (Donnat 2009) laissent entrevoir que des mutations profondes sont à l'œuvre dans le rapport que les sociétés modernes entretiennent avec l'écrit. De surcroît, la montée en puissance, voire le quasi monopole de l'édition numérisée dans des domaines-clés de la recherche

---

1. Cet article reprend pour une large part notre chapitre « Lire à l'heure de la numérisation », in A. Godard, A.-M. Havard & È.-M. Rollinat-Levasseur (dir.), *Lire en langue maternelle, lire en la langue étrangère*, Paris, Riveneuve, 2011, pp. 299-315.

scientifique comme la médecine, la biologie ou la physique suggèrent l'ampleur des transformations en cours (Renoult 2010).

Parallèlement, la plupart des observateurs s'accordent sur le fait que le partage entre l'imprimé et l'écran se traduit, et surtout se traduira à l'avenir, par un recul de l'imprimé même s'il est assuré que « ceci ne tuera pas cela » pour reprendre la fameuse formule que prête Hugo à Claude Frolo dans le livre V de *Notre Dame de Paris*, et qu'il commente ainsi :

C'était pressentiment que la pensée humaine en changeant de forme allait changer de mode d'expression, que l'idée capitale de chaque génération ne s'écrirait plus avec la même matière et de la même façon, que le livre de pierre, si solide et si durable, allait faire place au livre de papier, plus solide et plus durable encore. Sous ce rapport, la vague formule de l'archidiacre avait un second sens ; elle signifiait qu'un art allait détrôner un autre art. (1482, [1832 : Livre V, chap. 2, p. 174]<sup>2</sup>).

Voilà plus de trente ans que nous vivons dans l'univers de la numérisation et des écrans et l'ensemble des transformations dans ce domaine peut donner le vertige. Au plan quantitatif tout d'abord : on comptait 5 milliards d'accès à la téléphonie mobile et 1,5 milliard d'ordinateurs PC en juillet 2010 (*Le Monde*, 2010 ; *Le Journal du Net*, 2012) ; mais plus profondément, et de manière qualitative, puisqu'à bien des égards la numérisation – des textes, des images, des sons – n'a de sens qu'avec l'irruption d'internet qui en est le produit, mais aussi en a constitué le formidable accélérateur dès les années 1990, et a finalement donné son sens à l'idée même de circulation des informations numérisées.

Révolution ou évolution ? Disparition de l'imprimé ou maintien de son empire ? L'alternative est moins pressante qu'on ne l'imagine parfois de manière binaire et un peu naïve : plus que du triomphe absolu de l'écran sur le livre, c'est bien plus celle de la cohabitation, et du déplacement de la frontière entre les deux supports, voire entre les modes de lecture et les relations à la connaissance et aux savoirs qu'ils induisent, qui est en jeu. De ce point de vue, l'histoire du livre et de l'imprimerie, elle-même, suggère clairement que l'irruption de cette dernière au milieu du XV<sup>e</sup> siècle en Europe occidentale est loin d'avoir relégué aux oubliettes le manuscrit comme objet et comme pratique (Eisenstein 1991). Non seulement parce que la forme-livre est restée très proche du modèle établi à partir de la généralisation du cahier cousu et des mises en page qui ont accompagné la stabilisation du codex sous l'Empire romain et au Moyen-âge (Cavallo 1997 : 79-107), mais parce que l'écriture manuscrite, elle-même, est loin d'avoir disparu. Qu'on regarde aujourd'hui une salle de classe, un amphithéâtre, ou une salle d'examen : papier, encre et stylo y sont encore – mais pour combien de temps ? – les outils quasi exclusifs.

---

2. V. Hugo, *Notre Dame de Paris*, 1482, [1832], éd. J. Seebacher et Y. Gohin, Paris, Gallimard, 1976, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Quant à la parole, elle demeure bien le premier médium de la transmission du savoir et c'est autour d'elle que l'enseignement s'est constitué et continue de se développer pour l'essentiel (Waquet 2003). Reste que, pour être progressive et non monopolistique, la numérisation a bel et bien transformé notre monde, notre manière d'écrire, de lire, d'apprendre, de se souvenir, de penser même, et que bien évidemment ce mouvement, dont il est difficile d'imaginer l'évolution, est à coup sûr irréversible.

Un des arguments les plus convaincants en faveur de la cohabitation apaisée du livre et de l'écran réside dans le fait que pour le livre la numérisation s'est opérée très progressivement, au cours d'une période de près de trente ans alors que le changement a été infiniment plus brutal et rapide en ce qui concerne la musique ou le cinéma (Patino 2008). Par ailleurs, les tenants du livre ne manquent pas de faire remarquer un certain nombre des avantages de ce dernier, allant même, comme U. Eco à le définir comme une forme technologique parfaite :

De deux choses l'une : ou bien le livre demeurera le support de la lecture, ou bien il existera quelque chose qui ressemblera à ce livre qui n'a jamais cessé d'être, même avant l'invention de l'imprimerie. Les variations autour de l'objet livre n'en n'ont pas modifié la fonction, ni la syntaxe, depuis plus de cinq cents ans. Le livre est comme le marteau, la cuiller ou le ciseau. Une fois que vous les avez inventés, vous ne pouvez pas faire mieux. Vous ne pouvez pas faire une cuiller qui soit mieux qu'une cuiller. (Carrière et Eco 2010 : 16-17)

Avec la prudence de qui sait que leurs discours engagent ceux qui prennent le risque de prophétiser ou simplement d'imaginer l'avenir, et tout à sa démonstration tendant à affirmer la perfection de l'objet livre tel qu'il a pu être fixé pour cinq siècles dans les ateliers d'Alde Manuce cinquante ans après son invention par Gutenberg (Lowry 1989), U. Eco ajoute toutefois :

Le livre a fait ses preuves et on ne voit pas comment, pour le même usage, nous pourrions faire mieux que le livre. Peut-être évoluera-t-il dans ses composantes, peut-être ses pages ne seront-elles plus en papier. Mais il demeurera ce qu'il est. (Carrière et Eco 2010 : 17)

On voit ici que U. Eco prend bien soin de souligner l'idée selon laquelle le livre électronique ne serait en définitive qu'un avatar et un prolongement du livre papier : la page qui se tourne et se marque au moyen d'un repère, la page qui constitue une unité de prélèvement du sens constitue le dispositif central de l'objet-livre, la ligne ou le paragraphe que le lecteur peut souligner et la marge dans laquelle il peut porter des annotations en étant des éléments annexes, mais importants. Ainsi le livre électronique demeure-t-il à ses yeux un livre, et le développement, longtemps timide et désormais incroyablement rapide des tablettes à écran tactile le montre chaque jour un peu plus.

À l'inverse, c'est le risque de voir la numérisation développer une culture de l'éclatement, de la dispersion et non de la continuité propre à l'objet livre

que rappelle R. Chartier à l'automne 2007 lors de sa leçon inaugurale au collège de France :

En brisant le lien ancien noué entre les discours et leur matérialité, la révolution numérique oblige à une radicale révision des gestes et des notions que nous associons à l'écrit. Malgré les inerties du vocabulaire qui tentent d'appriivoiser la nouveauté en la désignant avec des mots familiers, les fragments de textes qui apparaissent sur l'écran ne sont pas des pages, mais des compositions singulières et éphémères.

Le livre électronique ne donne plus à voir par sa forme matérielle sa différence avec les autres productions écrites. La lecture face à l'écran est une lecture discontinue, segmentée, attachée au fragment plus qu'à la totalité. (Chartier 2007 : 2)

Avec la numérisation, ce qui peut être en cause aux yeux de R. Chartier, c'est en premier lieu bien la disparition du livre comme unité réelle et symbolique de signification : objet plein et clos qui, certes, renvoie à d'autres livres mais n'en constitue pas moins une entité cohérente et finie, dotée d'un auteur et située explicitement dans un « ordre du discours » pour reprendre le titre de la leçon inaugurale de M. Foucault en 1970, à quoi s'oppose le foisonnement désordonné d'internet, sans début ni fin, sans garantie non plus. C'est bien dire que le livre n'est en aucun cas réductible à un dispositif technologique neutre, et rappeler que, dans sa matérialité, son épaisseur et sa finitude même, il est porteur d'une conception du savoir, des connaissances, de la manière de penser et de définir l'autorité, et celle de l'auteur au premier chef.

Quant aux autres arguments en faveur du cahier papier, ils sont nombreux et, de fait, assez convaincants. On les résumera ainsi en reprenant une vidéo espagnole qui a fait florès chez les bibliothécaires au cours de l'été 2011<sup>3</sup> : l'accès au livre ne passe pas par le recours à une machine nécessairement exposée à l'obsolescence, sans parler de son coût financier et énergétique ni de son exposition à diverses pannes et dysfonctionnements ; le papier – même cassant et acide comme le furent les papiers usuels des années 1870-1970 – est infiniment plus pérenne que des standards technologiques qui doivent être perpétuellement reconvertis. D'où le débat récurrent sur la dématérialisation et la conservation des plans ou des documents importants (ceux des centrales ou des armes nucléaires par exemple et, pour les particuliers, toutes ces pièces et photographies qui jalonnent notre vie et fixent notre identité) : papier ou électronique ?

Si la question était réductible au choix du médium le plus adapté et le plus pérenne, on voit bien la solidité de l'opinion défendue par les défenseurs du papier qui mettent en avant les arguments de bon sens évoqués plus haut. D'autant que, pour la plupart, ils soulignent l'apport de la numérisation et ne se risquent pas à opter pour un choix exclusif en faveur de l'imprimé.

---

3. Books, [[http://www.youtube.com/watch?v=K9VerawwV\\_k](http://www.youtube.com/watch?v=K9VerawwV_k)].

Ce que nous ignorons tous en revanche, c'est la nature de l'équilibre ou de la définition de la frontière entre deux univers, alors que chacun sent bien qu'il ne saurait y avoir de *statu quo*. Si ceci ne doit pas tuer cela, l'un est bien destiné à conquérir et à avancer, l'autre à se défendre et à reculer, tout armistice ou stabilisation du front n'étant évidemment que temporaire et partant illusoire.

## Effets culturels de la numérisation

On ne s'attardera pas ici sur un aspect pourtant essentiel que R. Chartier et la plupart des historiens du livre et des pratiques de lecture ont mis en évidence : le modèle du livre imprimé, tel qu'il triomphe progressivement de la Renaissance à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, est fondé sur la reconnaissance de fonctions et d'acteurs constituant ce qu'il est convenu d'appeler « la chaîne du livre » : l'auteur, l'éditeur, le libraire et le destinataire final qu'est le lecteur.

Dans cette chaîne, il est clair que selon les périodes et les sociétés, les rapports de force entre les fonctions évoquées sont sujets à variation mais celles-ci n'en demeurent pas moins l'objet d'une certaine hiérarchie et d'une asymétrie structurelle ; le consommateur final qu'est le lecteur n'ayant qu'un rôle modeste en termes d'orientation de la production. Or la numérisation et internet sont à même de modifier radicalement ces équilibres, jusqu'à menacer certains des acteurs traditionnels, comme le libraire, voire l'éditeur lui-même. Car, au moins au plan théorique, la distance et la traditionnelle position de subordination du lecteur face au monde du livre se trouvent modifiées, l'auteur pouvant s'adresser immédiatement à ses lecteurs, et ceux-ci étant susceptibles de réagir directement et de devenir auteurs à leur tour, internet autorisant (*induisant* disent certains), la réversibilité de la communication culturelle. Parallèlement, même si la gratuité du numérique est un leurre, la question des coûts de fabrication, de stockage et de diffusion peut se trouver profondément modifiée par internet. Au total, on voit qu'il ne s'agit ici pas seulement d'économie, mais de la définition même de l'accès et de la participation à la culture.

En une vingtaine d'années, la quantité de l'offre de livres imprimés a connu une très vive croissance dans le monde, et dans tous les domaines du savoir, de la culture ou de la simple distraction (*Livre Hebdo* 2010). De son côté, l'offre numérique de littérature s'est accrue de manière exponentielle. Il importe ici de distinguer l'offre renvoyant à la littérature du passé (pour dire très vite la littérature « patrimoniale », au sens du patrimoine de l'humanité) et celle qui concerne la production contemporaine.

Pour ce qui est de la bibliothèque patrimoniale, et au delà des enjeux polémiques mais aussi culturels et économiques majeurs qui peuvent opposer simples individus, organismes associatifs, structures publiques (universitaires

ou relevant des grandes bibliothèques nationales<sup>4</sup>) ou commerciales et privées (on pense ici particulièrement à Google Books<sup>5</sup>), on peut considérer que l'essentiel des œuvres qui comptent est, sinon totalement disponible sur internet, du moins en voie de l'être et le sera assurément dans un horizon assez proche. Il s'agit, dans la plupart des cas, d'un accès gratuit et de plus en plus aisé. Pour peu qu'il dispose d'une connexion convenable à internet, d'un ordinateur traditionnel ou, mieux encore, d'une tablette de lecture, tout lecteur, amateur ou curieux peut donc avoir un accès immédiat, facile et très large aux chefs d'œuvre de l'humanité et à la plupart des grandes œuvres du passé. Et peut, grâce à la nature même d'internet qui est fondée sur le système des « liens », aller d'un texte à l'autre créant ainsi l'espace sans limites de l'hypertexte.

Parallèlement, la question des couts se pose en termes infiniment moins pressants aujourd'hui qu'hier : les techniques de numérisation sont beaucoup moins exigeantes en temps et en personnels, les logiciels dont nous disposons sont très performants et peu onéreux. Demeurent quelques problèmes épineux : la qualité scientifique dans le choix des éditions reproduites, la maniabilité des textes mis en communication, la stabilité des serveurs permettant d'y accéder et peut-être surtout les limites d'une quasi-gratuité.

Sur ce dernier point, on est en effet en droit de s'interroger : un texte du passé vaut évidemment par la qualité de la manière dont il a été établi, mais aussi par son accessibilité intellectuelle. Or les textes critiques d'accompagnement et la dimension académique du travail éditorial (références, notes, préfaces, postfaces) sont bien souvent soumis à des droits d'auteurs. Ce qui, pour une part, peut rendre quelque peu illusoire l'accès à la totalité des textes tel qu'il existe aujourd'hui, notamment dans le cas des numérations opérées par Google. De surcroît, la question de la « gratuité » est elle-même problématique : entre l'affirmation que l'œuvre de l'humanité appartient à chacun et la croyance qu'elle pourrait être accessible sans médiation et sans investissement collectif, il y a bien les bases d'un débat particulièrement ardu, et transposable dans d'autres sphères de l'activité artistique et créatrice. Ce débat, évidemment radicalisé par les potentialités d'internet et de la numérisation des œuvres, renvoie à de très anciennes interrogations, qui avaient justement accompagné la progressive affirmation du droit d'auteur, de la Renaissance à la fin des Temps modernes (Edelman 2004 ; Viala 1985).

---

4. La première bibliothèque électronique est née du Projet Gutenberg, soutenu par l'université de l'Illinois, dès 1971. Pour la France, on pense tout particulièrement au programme « Gallica » de la Bibliothèque nationale de France (BnF).

5. Voir par exemple R. Darnton, *Accès public, contrôle privé : La bibliothèque universelle, de Voltaire à Google*, *Le Monde diplomatique*, mars 2009 ou plus récemment l'opposition de J.-N. Jeanneney à la collaboration entre la Bibliothèque nationale de France (BnF) et Google Books. Voir aussi R. Chartier, *L'avenir numérique du livre*, *Le Monde*, 27 octobre 2009 ; et R. Darnton, 2010.

De surcroît, se pose, bien évidemment, la question de la lisibilité physique de tels textes. Nous savons tous que, malgré de récents progrès, la lecture sur l'écran de nos ordinateurs n'est pas particulièrement confortable, ni économique. Et le livre papier offre très généralement des fonctions extrêmement performantes : maniabilité du format et mobilité de l'objet, feuilletage et prise d'information transversale, facilité de lecture de l'imprimé sur le papier. De ce point de vue les tablettes et les « liseuses » du commerce sont infiniment plus adaptées que nos écrans d'ordinateurs ou de téléphones. Et si le décollage de ces tablettes a été assez poussif, il ne fait guère de doute que leur développement est désormais appelé à être très rapide<sup>6</sup>, tant les qualités de mobilité, d'accessibilité et de partage des textes, images, sons et divers services présents sur les tablettes se conjuguent pour assurer leur succès croissant.

Demeure le fait que, pour des raisons déjà évoquées, tous les spécialistes s'accordent à penser que la problématique du remplacement pur et simple d'un médium par l'autre est inappropriée (Donnat 2009). Il s'agit bien plus de savoir quels types d'informations le livre électronique est susceptible de véhiculer de manière satisfaisante et, en définitive, quels contenus il peut contribuer à promouvoir. On observe d'ailleurs, dans le cas de la presse « écrite », que les solutions « hybrides » combinant les supports (papier et écran), les moments, les lieux de réception et les modes d'information (images, films, sons, textes écrits) sont devenues particulièrement nombreuses et dynamiques. L'effet premier de cette conjonction de la numérisation, d'internet et des tablettes dans ce domaine de l'information est de faire éclater la périodicité qui, jusque dans son étymologie même, était à la base du journal : à l'écrit aussi, on est entré désormais, dans le domaine de l'information continue. Et de manière plus générale, l'une des principales conséquences de la numérisation, et sans doute une des plus décisives à terme avec les potentialités de partage qu'elle induit, est d'avoir transformé la définition traditionnelle du « texte » qui, hier encore, au mieux, pouvait être « illustré », et donc distinct de l'image.

Or ce que nous voyons s'imposer avec la numérisation, c'est justement la capacité de combinaison de l'écrit, de la couleur, de l'image (fixe ou animée) et du son. On peut écouter une radio après que l'émission a eu lieu ; on peut « voir » la radio ; on regarde de plus en plus la télévision ou le cinéma seul, sur son écran d'ordinateur (Donnat 2009). Dans tous les cas, on peut « relire » ou « revoir » ce qui a été diffusé initialement en flux. Sur internet, on peut lire le journal et illustrer, à volonté, sa lecture par des

---

6. En 2010, 15 % des ouvrages commercialisés aux États-Unis l'ont été sous forme électronique. 15 à 20 % de la population mondiale devrait utiliser une tablette de lecture en 2015, selon une étude parue en 2010 à l'occasion du Forum d'Avignon. Voir P. Béhar et L. Compani, Readers are ready for the shift to digital, *Bain & Company press release*, 11/03/2010 [[http://www.bain.com/bainweb/About/press\\_release\\_detail.asp?id=28125&menu\\_url=for\\_the\\_media.asp](http://www.bain.com/bainweb/About/press_release_detail.asp?id=28125&menu_url=for_the_media.asp)].

images empruntées à Youtube ou Dailymotion ou à tout autre site d'images, et communiquer les montages ou prélèvements qu'on a établis. Bref nous voici entrés dans l'univers du « texte » au sens large, tel que le définissait, dès 1985, l'anthropologue et historien du livre D. Mc Kenzie :

Sous le terme « texte », j'entends inclure toutes les informations verbales, visuelles, orales et numériques, sous la forme de cartes, de pages imprimées, de partitions, d'archives sonores, de films, de cassettes vidéo, de banques de données informatiques, bref tout ce qui va de l'épigraphie aux techniques les plus avancées de discographie. (1991 : 31-32)

Au plan littéraire proprement dit, c'est aussi du côté de l'actualité qu'il faut chercher l'impact potentiel du livre numérique : ce dernier se présente en effet comme un moyen d'accéder aux productions contemporaines, et tout particulièrement aux livres à succès et aux nouveautés. Il peut également être un support de choix pour les documents d'actualité (guides de voyage par exemple), et permet de changer de lecture en cas de déception ou de changement d'humeur.

## **Internet et littérature : réversibilité, communautés, individualités**

Une des conséquences de la numérisation et de la circulation des textes par le biais d'internet est de permettre un fractionnement presque infini des produits et des publics, tout en assurant une accessibilité d'autant plus remarquable qu'elle n'est plus liée à un quelconque ancrage géographique. Ce faisant, elle peut assurer une diversité plus grande qu'au temps du règne exclusif de l'imprimé, et notamment dans le domaine de la création et de la réception littéraires et artistiques.

On sait que l'édition dite « de qualité » connaît depuis fort longtemps des tirages restreints. C'est évidemment le cas de la poésie et des revues littéraires dont les problèmes de diffusion et d'équilibre sont anciens et récurrents mais également, et depuis plus d'un quart de siècle, c'est désormais le cas des sciences humaines, et même de nombreux romans n'ayant aucune vocation à atteindre le statut de bestsellers.

Quant à la politique traditionnelle des grandes maisons d'édition, elle était fondée sur un consensus : les bénéfices engrangés par les « locomotives » devaient compenser les pertes entraînées par d'autres ouvrages tout aussi honorables qui constituaient la suite du « train » n'ayant pas bénéficié de la mystérieuse et imprévisible alchimie qui conduit au succès littéraire. De manière analogue, les auteurs « faits » devaient « tirer » des écrivains plus récents, plus obscurs ou plus secrets<sup>7</sup>. Or ce paradigme a été mis à

---

7. Sur cette question, voir H. de Balzac, *Illusions perdues* [1837, 1839, 1843], in *La Comédie humaine*, vol. 5, *Études de mœurs : Scènes de la vie privée, Scènes de la vie de province*, P.G. Castex (dir.), Paris, Gallimard, 1977, coll. « La Pléiade », et notamment le tome 2, *Un grand homme de province à Paris* (1839).

mal au cours des années 1980 où l'on a vu s'imposer au plan mondial de nouveaux modèles (Schiffrin 1999), à la fois idéologiques (les élites ne doivent pas imposer leurs goûts aux masses avides de simple distraction) et économiques (il ne faut produire que des best-sellers, notamment des livres de témoignages, et atteindre dans l'édition des taux de rentabilité supérieurs à « deux chiffres »).

Dans ces conditions, internet apparaît aussi comme un lieu « alternatif » : un espace où l'on peut avoir le sentiment d'échapper à la fois à la « dictature du marché » et à l'idéologie de l'*entertainment* imposé et mondialisé. Un lieu où la recommandation individuelle et « authentique » (qu'on pense à l'effet des réseaux sociaux du type Facebook ou Twitter, mais aussi à une multitude de sites personnels ou associatifs, et de liens réels et métaphoriques tissés à partir de ces sites) vient, à tort ou à raison, remplacer le formatage de masse et les barrages éditoriaux institutionnalisés. À bien des égards, internet, qui favorise le recours aux langues nationales et à leurs modes spécifiques de transcription<sup>8</sup>, nous renvoie à l'ambiguïté de la mondialisation qui ne cesse d'osciller entre particulier et universel, partage planétaire des mêmes informations et modes de vie et infinité des segmentations sociales, locales et individuelles.

Rien d'étonnant, dans ces conditions, de constater la floraison des sites de création, d'échange et de critique littéraires<sup>9</sup>. Une des caractéristiques de ces sites voués au partage est de contribuer à mettre en cause l'ordre traditionnel de la communication littéraire et culturelle : la division entre prescripteurs, créateurs, analystes et simples récepteurs y est bousculée, et en tout cas susceptible de l'être. Car un site (et plus encore une revue) conçu pour internet induit très généralement un lecteur actif et réactif, et tend à abolir la barrière entre émission et réception. Et bien souvent cette dimension peut prendre un aspect éthique, philosophique ou militant. Tel est, par exemple, le cas de la *Revue des ressources* une des plus anciennes revues françaises en ligne :

8. De 2000 à 2005, la part de l'anglais sur internet est passée de 51,3 à 32 % et celle du chinois de 5,4 % à 13 %. (Graddol 2006 : 44).

9. Pour la France (mais le phénomène est mondial et doit donc être actualisé pour chaque espace linguistique ou national), on se limitera à retenir quelques familles de ces sites : qu'il s'agisse de sites orientés sur un « genre » comme la poésie [<http://poezibao.typepad.com>], une approche plus générale de l'actualité littéraire avec François Bon [<http://www.tierslivre.net>], une activité de « revue » [<http://www.larevuedesressources.org>], une critique de type académique et universitaire [<http://www.fabula.org>], un écrivain [<http://www.associationleclezio.com>], qu'il s'agisse d'une association, du site propre d'un écrivain qui en assure lui-même l'animation ou de celui d'un éditeur, mêlant parfois communication, activité critique et publications électroniques [<http://www.leoscheer.com>] parallèles à des publications imprimées (et on retrouve ici une forme de modèle hybride).

*LA REVUE DES RESSOURCES* conjugue les expressions individuelles et collectives. L'internet collectif<sup>10</sup> considère comme prioritaire l'interaction individuelle et collective. Internet ne doit pas être monopolisé par des marchands pour des clients, par des techniciens pour des techniciens, par des organisations pour ses membres. De vastes espaces de liberté individuelle et collective doivent trouver place et se développer sans contrainte ni mercatique ni financière ni technocratique ni idéologique. Une utopie est en marche<sup>11</sup>.

On peut certes considérer cette « utopie » avec quelque distance critique et sans doute moins d'enthousiasme que n'en manifestent ses promoteurs. Reste qu'internet crée les conditions d'une circulation plus égalitaire de l'information, du débat et de la critique à son sens premier d'esprit d'examen : par nature il touche à la hiérarchie de l'information qui, de descendante, peut devenir plus latérale et plus partagée.

Particulièrement vivaces et fréquentés notamment par un public jeune (Sagnet 2009), tous les sites de « fanfiction » ou de « fanfic » méritent une mention particulière, dans la mesure où ils relèvent à la fois de la culture de masse, de la distraction et de la résistance à la culture « cultivée », légitime et imposée. Dans ces sites, des ouvrages de très grande diffusion, des séries télévisées, des « sagas » en tout genre et le plus souvent mondialisées (*Twilight* étant un modèle de référence<sup>12</sup>), avec l'ensemble de ses déclinaisons : livres, séries, films, jeux vidéo, servent de base à une multiplicité de réécritures, détournements, prolongements, appréciations critiques, jeux de rôle, rencontres, etc. Instituant des communautés sociales aux frontières constamment mouvantes, elles font l'objet de codifications parfois très contraignantes<sup>13</sup> qui ne sont pas sans rappeler celles qui président aux formes elles-mêmes mondialisées de la poésie orale, et au slam en particulier<sup>14</sup>.

Qu'ont en commun les sites littéraires, qu'ils relèvent de la contreculture, de la culture de masse ou de la « culture » ? Au delà de leur aptitude à rapprocher jusqu'à les confondre parfois « producteurs », « prescripteurs » et « consommateurs », on soulignera leur très grande réactivité et leur capacité quasi immédiate d'actualisation. Ils sont évidemment très riches en liens, organiques ou plus ténus, permettant au lecteur d'établir ses propres passerelles d'un site à l'autre, d'un domaine à l'autre. Ils sont également nombreux, comme on l'a vu plus haut, à étendre la notion de « texte » et à refuser de séparer systématiquement le « texte écrit » de l'image et du son<sup>15</sup>.

10. « Collectuel » : il s'agit là d'un mot valise (collectif/individuel) renvoyant au Manifeste de l'internet collectif, publié le 8 décembre 2001, puis repris par la *Revue des ressources*.

11. [<http://www.larevuedesressources.org/>].

12. Tout comme, sur un modèle plus ancien et plus « sérieux », *Le Seigneur des anneaux*.

13. Voir par exemple [<http://www.fanfic-fr.net/>].

14. Fédération française de Slam Poésie, [<http://www.ffdsp.com/>].

15. Voir par exemple le Sophie Project [<http://sophieproject.org/>] se définit comme un site et un outil gratuit à même de réconcilier « lecture, écriture et création au XXI<sup>e</sup> siècle ».

Sur un plan plus strictement littéraire, ils valorisent volontiers certaines formes d'écriture. C'est à l'évidence, dans le cadre général de la prolifération de l'autofiction ou des écrits personnels, le cas du blog et de toutes les formes intimes relevant peu ou prou du journal et d'une écriture de l'immédiateté : immédiateté de l'écriture, immédiateté de sa diffusion. C'est aussi le cas de la réécriture, ou des prolongements d'écriture, très présents sur les sites de « fanfiction ».

Selon le caractère plus ou moins ouvert, institutionnalisé, pérenne et contrôlé de ces sites, la question de la « labellisation » des objets circulant sur internet ne cesse de se poser, et de dérouter l'utilisateur. En effet, une des caractéristiques de la fonction éditoriale est justement de recommander, « labelliser » et en définitive d'« autoriser » par une « marque » telle ou telle œuvre. Bref, la fonction de « modération » est essentielle à la stabilité des sites littéraires, et en même temps contradictoire avec leur caractère ouvert, bavard, répétitif, « infini », dans bien des sens du terme, et presque libertaire.

Que penser, dans ces conditions, de l'impact de la numérisation sur l'univers des apprentissages des élèves et adolescents ? Au delà des effets maintes fois évoqués sur la culture « jeune » (jeux vidéos, réseaux sociaux, circulation des images créées ou reprises) qui favorise à l'évidence le zapping et en tout cas la pluriactivité, on imagine aisément ce que les « cartables électroniques » et tableaux numériques interactifs peuvent apporter, tout comme des formes d'enseignement à distance. Mais, dans tous les cas, et sans qu'on s'attarde sur la question chaque jour plus pressante des plagiat, des couper-coller abusifs et autres fabrications de devoirs vendus ou en libre circulation sur internet, le problème central demeure celui de l'authentification des savoirs, de leur hiérarchisation, de la réalité des apprentissages et finalement du rôle du professeur. Authentification et hiérarchisation des savoirs : le professeur ne peut à l'évidence se contenter d'être seulement un modérateur. Mais comment rester une référence à l'heure de la prolifération des savoirs ? Réalité des apprentissages : comment s'assurer qu'une production d'élève est bien le résultat d'un processus progressif d'assimilation de connaissances et de maîtrise discursive ?

La numérisation modifie nos manières de penser et de transmettre les savoirs parce qu'elle implique une circulation toujours accrue et accélérée entre l'école et le monde extérieur et une redistribution de leurs rôles respectifs. Moins que jamais, l'école ne peut être l'univers clos qu'elle a si longtemps constitué (et si justement à bien des égards), alors que sa nature même suppose un temps, un rythme, un espace, des contenus et des procédures qui lui soient propres et qui, à coup sûr, entrent en conflit avec le monde de l'information et du savoir tel que le modèlent internet et la numérisation. Toute la question est donc d'imaginer, théoriquement et pratiquement, comment cette tension peut être vécue de manière positive

et nous conduire à mettre en œuvre un enseignement moderne, c'est-à-dire en phase avec le monde numérisé.

**Emmanuel FRAISSE**

## Références bibliographiques

- CARRIÈRE, J.-C. & ECO, U. (2010). *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, entretiens menés par J.-P. de Tonnac. Paris : Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais » (1<sup>ère</sup> édition, Paris, Grasset, 2009).
- CAVALLO, G. (1997). Du *volumen* au *codex*, la lecture dans le monde romain. In G. Cavallo & R. Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (pp. 79-107). Paris : Le Seuil.
- CERTEAU, M. de (1990). *L'Invention du quotidien. 1 Arts de faire*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Essais », (1<sup>re</sup> édition, Paris, 1980).
- CHARTIER, R. (2008). *Écouter les morts avec les yeux. Leçon inaugurale au collège de France*. Paris : Collège de France & Fayard. *Le Monde* du 12/10/2007.
- DARNTON, R. (2010). *Apologie du livre : demain, aujourd'hui, hier*, (2009 trad. fr.). Paris : Gallimard, coll. « NRF essais ».
- DONNAT, O. (2009). *Les Pratiques culturelles des Français à l'heure numérique, enquête 2008*. Paris : La Découverte & ministère de la Culture et de la Communication.
- EDELMAN, B. (2004). *Le Sacre de l'auteur*. Paris : Le Seuil.
- EISENSTEIN, E. (1991). *La Révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne*, (1983 trad. fr.). Paris : La Découverte.
- FOUCAULT, M. (1971). *L'Ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 23 décembre 1970*. Paris : Gallimard.
- GRADDOL, D. (2006). *English next. Why global English may mean the end of English as a foreign language*, [<http://www.britishcouncil.org/learning-research-english-next.pdf>].
- LIVRE HEBDO (18 juin 2010). Le classement *Livre Hebdo* 2010 de l'édition mondiale. *Livre Hebdo*, 826.
- LE MONDE (15 juillet 2010). Le nombre d'abonnements à la téléphonie mobile a dépassé les 5 milliards [[http://abonnes.lemonde.fr/technologies/article/2010/07/15/le-nombre-d-abonnements-a-la-telephonie-mobile-a-depasse-les-5-milliards\\_1388475\\_651865.html](http://abonnes.lemonde.fr/technologies/article/2010/07/15/le-nombre-d-abonnements-a-la-telephonie-mobile-a-depasse-les-5-milliards_1388475_651865.html)].
- LE JOURNAL DUNET (2012). *Chiffres clés* [<http://www.journaldunet.com/chiffres-cles.shtml>].
- LOWRY, M. (1989). *Le Monde d'Alde Manuce. Imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, (1979 trad. fr.). Paris : Le Cercle de la librairie.
- Mc KENZIE, D. F. (1991). *La Bibliographie et la sociologie des textes*, (1986 trad. fr.) préface de R. Chartier. Paris : Le Cercle de la librairie.
- MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION. *Chiffres clés 2012, Statistiques de la culture*. [<http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Etudes-et-statistiques/Publications/Chiffres-cles/Chiffres-cles-2012-Statistiques-de-la-culture>], Livre (Pdf).

- PATINO, B. (2008). *Rapport sur le livre numérique*. Paris : ministère de la Culture, [<http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/084000381/0000.pdf>].
- RENOULT, D. (2010). Bibliothèques de recherche et information scientifique. Permanence et métamorphoses. *Colloque de rentrée 2010 du Collège de France*. [[http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/col\\_2010/Colloque\\_de\\_rentree\\_2010\\_Bibli.jsp](http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/col_2010/Colloque_de_rentree_2010_Bibli.jsp)].
- SAGNET, H. (2009/4). Internet, nouvel espace de légitimation adolescente des œuvres ? L'exemple des fanfictions sur *Fascination. Lecture jeune*, 129, « *Les classiques de la littérature pour adolescents* », [<http://www.lecturejeunesse.com>].
- SCHIFFRIN, A. (1999). *L'Édition sans éditeurs*. Paris : La Fabrique.
- VIALA, A. (1985). *Naissance de l'écrivain, Sociologie de la littérature à l'Âge classique* Paris : Le Seuil.
- WAQUET, F. (2003). *Parler comme un livre, l'oralité et le savoir, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris : Albin Michel, coll. « L'Évolution de l'humanité ».